

Histoire d'un matricule

À mesure qu'on vieillit, les fantômes s'éloignent. Des années durant, ils nous suivent d'une démarche incertaine et nous ralentissent, car il est impossible, ne serait-ce que par politesse, de presser le pas pour fuir ou dépasser le grand frère assassiné à dix-sept ans, alors qu'on en avait tout juste onze. Ils nous reprochent d'avoir eu du temps et d'en avoir encore, alors qu'eux, qui voulaient vivre aussi, sont coincés dans l'intemporalité de leur mort précoce. Alors on essaie d'échapper à leurs yeux voilés, on fait comme si on n'allait pas si bien que cela, comme si la force vitale était quelque chose d'inconvenant.

« Je porte ce numéro en souvenir de vous. » C'est ce que je dis, c'est ce que j'ai toujours dit. Mais à présent, dis-je à mon frère Schorschi, les soixante-dix ou soixante-quinze années que t'accorde la Bible sont écoulées, alors si nous déambulions comme deux personnes normales, tu pourrais toi aussi considérer ta vie non plus en avant, mais en arrière, et profiter de ces quelques instants, mais en aucun cas espérer beaucoup d'avenir. Tout comme moi. Bien sûr, tu ne les as pas eues, ces années, moi oui, et tu as le droit de m'en vouloir, mais, aujourd'hui, tu ne les aurais plus toi non plus, tu devrais tirer un trait en dessous et juger si elles en valaient la peine. Comme moi.

Et c'est ainsi que j'en suis venue à penser que je n'étais plus obligée de conserver mon matricule à cause de toi et de tes semblables. Je l'ai porté un demi-siècle sur la peau de mon bras gauche, et puis j'ai perdu patience. Dans une clinique de Californie où des spécialistes gagnent des fortunes à effacer les rides de femmes vieillissantes et les tatouages de jeunes regrettant d'avoir dégradé leur apparence soignée juste pour s'amuser un soir de beuverie, une jeune dermatologue a mis plusieurs mois pour faire disparaître au laser ce morceau de « monument ». J'ai alors enfin su ce numéro par cœur ; auparavant, j'avais toujours eu du mal à m'en souvenir : A-3537. Cette suite de chiffres ne signifiait rien de plus qu'un tatouage de chien, elle n'a jamais représenté pour moi une unité, comme une adresse ou un numéro de téléphone, alors pourquoi essayer de m'en souvenir ? J'avais ces chiffres sur la peau, pas en tête. Ce matricule n'avait d'importance qu'en tant que fait, que phénomène ; il constituait un signe, et ce, au point qu'on le gardait sur soi pour les morts. Le garder sur soi ? Comme un vêtement ?

Pour la comptabilité d'Auschwitz, si l'on peut nommer ainsi cette précision macabre, le matricule était inutile : marqués ou non, les Juifs étaient exterminés. On ne m'a jamais

appelée par ce numéro, il ne servait même pas à cela. À Auschwitz, j'ai tout de suite vu ce qu'il y avait d'absurde à marquer ainsi un enfant. Quand les mains expertes d'un prisonnier m'eurent dotée de ce tatouage, je l'étudiai avec intérêt en pensant : ils sont malades, qu'est-ce qu'ils vont encore inventer ? J'avais sous les yeux le symbole du Mal absolu et dans mon esprit préadolescent, il devint une curiosité, bien qu'abominable, une bizarrerie. Cela ne tenait pas aux chiffres mêmes, ils n'étaient en soi ni mauvais ni étranges.

D'autres ont vécu la même chose, ils ne se sont pas identifiés à leur matricule comme on s'identifie à son nom. Il n'est devenu une partie de nous que plus tard, à titre de souvenir, sans fonction dans le présent. À Francfort, au procès d'Auschwitz, le juge a demandé son matricule à une femme. (Pourquoi l'a-t-il fait ? Cette question lui semblait-elle être un exercice légitime du pouvoir d'État pour identifier ceux qui étaient voués à la mort ?) Elle ne s'en souvenait pas, et au lieu de répondre au juge « Va te faire... » ou « Comment pouvez-vous poser des questions si intimes ? » ou bien d'en inventer un ou encore de prétendre qu'elle l'avait fait enlever (il me semble qu'à l'époque on commençait d'appliquer la méthode au laser qui ne laisse pas de cicatrice), elle a ôté avec peine la veste de son tailleur et relevé la manche de son chemisier afin de montrer le chiffre fatal à ces messieurs du tribunal. Elle non plus n'avait pas jugé utile de l'apprendre par cœur.

J'avais écrit un livre sur tout cela, c'était une condition préalable à l'abandon de mon matricule, au fait de retrouver un bras intact. J'ai dit tout ce que j'avais à dire à ce sujet, apporté mon témoignage, ce fameux témoignage qu'on nous réclame toujours depuis l'époque des camps. Puis j'ai conservé mon matricule quelques années – que dis-je : de nombreuses années –, comme j'ai encore porté mon alliance quelques semaines et le nom de mon ex-mari des années après le divorce, comme si de telles séparations ne pouvaient s'opérer rapidement. J'ai intitulé ce livre *weiter leben* (« continuer à vivre¹ »), ce qui signifiait simplement que continuer à vivre va de soi et que pour cela, on n'a rien d'autre à faire que d'éviter d'être tué. En effet, même en temps de paix nous autres conservons obstinément en tête la possibilité de se faire tuer.

Oui, dit la jeune dermatologue en me tendant les lunettes de protection que tous devaient porter dans la salle d'opération, elle comprenait parfaitement qu'on veuille se débarrasser de ce tatouage. Sa mère, ajouta-t-elle, avait fui l'Allemagne nazie dès l'enfance pour l'Angleterre. Elle en parlait avec naturel comme d'une chose lue dans les livres d'histoire et dont il ne fallait ni s'indigner, ni s'émouvoir. Par ailleurs, ce genre de tatouage était

heureusement bien plus facile à effacer que ceux à la mode que s'infligeaient les jeunes d'aujourd'hui, qui coûtent cher et font mal quand on les enlève.

Mon simple matricule m'a coûté cher. Les assurances maladie ne payaient pas pour cela, même lorsqu'il s'agissait d'enfants innocents défigurés, me dit la doctoresse, et encore moins dans le cas d'adultes qui se débattent avec des vestiges de guerre. Je pouvais me le permettre, c'était un bon investissement, pensai-je avec satisfaction. Pourtant, ce devrait être à l'Allemagne de prendre cela en charge, pensai-je encore sans le prendre au sérieux, mais à qui m'adresser ? Et pour moi notamment, qui à l'instar de ma mère n'avais même pas fait valoir mes droits à la pension à vie octroyée au titre de « réparation ». Je l'ai regretté par la suite, puis j'ai cessé de le regretter ; on ne s'y retrouve pas avec ce passé, surtout quand il se perd dans les détails.

C'était comme les vaccins nécessitant plusieurs rappels pour être efficaces. Entre les séances de laser, je devais protéger mon matricule du soleil. Obéissant aux prescriptions médicales, je portais un bandage au bras, ce qui provoquait un étonnement muet, surtout en Allemagne. Puis un jour, tout fut fini. La jeune doctoresse avait fait du bon travail, je n'emporterais pas ces traces de l'époque nazie dans la tombe (je ne fais pas grand cas de l'au-delà).

S'il était si rare que des survivants fassent effacer leur matricule, cela n'avait rien à voir avec l'argent. On pourrait penser que nous n'avions rien de plus pressé que de nous débarrasser de cet affreux symbole – surtout les plus jeunes d'entre nous qui avaient à cœur de se construire très vite un avenir. En fait, nous étions tous jeunes, car bien peu de la génération précédente avaient survécu. Et pourtant, sans en parler, et presque comme si c'était un devoir envers les disparus, nous emportons le matricule d'Auschwitz dans le monde d'après-guerre qui voulait être intact ou le devenir, bien que criblé de trous par l'avertissement de nos marquages. Mais était-ce notre intention ? Voulions-nous faire honte à ceux qui étaient restés dehors ? Je ne le crois pas. C'était à la fois un hommage rendu aux morts et un acquiescement à la vie. « Un cœur ressuscité est le plus habité » – ce beau vers de Rilke exprime ce que je ressentais après la guerre. Il n'y avait pas d'heure zéro pour nous.

Alors, comment avons-nous vécu avec le matricule ? Au début, la plupart des gens ignoraient ce que c'était ; seuls le savaient les initiés, c'est-à-dire les bourreaux, les victimes et leur entourage. Mais je n'avais nulle envie de le leur expliquer, de leur rappeler ce qui s'était passé. J'avais besoin de ce matricule, de ce vestige visible, pour mes propres souvenirs. Quelques anecdotes à ce sujet.

J'ai abordé les études d'allemand en 1952, donc autant de temps après la fin de la guerre que la guerre elle-même avait duré. Je venais d'arriver à Berkeley, après avoir obtenu un *bachelor*^{2 3} d'anglais au Hunter College de New York. J'avais passé un été au Canada francophone, à l'université de Laval, et quelques semaines à Montréal comme plongeuse dans un restaurant. Je pensais faire des études de littérature comparée en anglais, allemand et français. Mon français était médiocre, mais pouvait s'améliorer. Je me présentai à un certain professeur Schneider qui proposait un cours sur la Jeune Allemagne. Il a vu le matricule sur mon bras et a refusé que je participe à son cours, mais à l'époque, je ne l'ai pas compris, simplement parce qu'à vingt ans j'étais trop naïve. Il m'a demandé pourquoi je voulais m'exposer à ces histoires déplaisantes sur des auteurs juifs qui avaient souffert. Je n'avais pas encore compris que si on voulait apprendre quelque chose à l'université, il fallait choisir les professeurs et non les sujets de leurs cours. Je l'assurai que justement, je m'intéressais beaucoup à Heine. Alors, à contrecœur, il m'admit à son cours, peu de temps il est vrai. Ce Schneider (un nom surreprésenté dans les études littéraires) était un maître-assistant frustré, bloqué au bas de l'échelle. Bien qu'il fût titulaire, il détestait ses collègues, en particulier les deux ou trois Juifs parmi eux. Dans son cours, il ne parlait pratiquement de rien d'autre, avec d'éventuels coups bas à propos de Heinrich Heine et Ludwig Börne qui, considérés à leur époque comme « apparentés », furent associés à quelques autres écrivains de leur âge dans ce qu'on appela la *Jeune Allemagne*. Les étudiants ne savaient pas bien que penser de ces tirades qu'ils écoutaient le visage fermé. Je griffonnais pour tromper l'ennui, tentant de reconstituer de mémoire *Le Chant de la cloche* de Schiller, et M. Schneider a dû croire que je prenais des notes sur son ressentiment envers ses collègues.